

13 février 1948

ELARGISSONS NOS HORIZONS

LES petites querelles devraient être mises de côté par toutes les petites nations qui ne veulent pas mourir.

Il y a seulement deux ans on pouvait ne plus croire à la guerre. Aujourd'hui, personne ne croit plus à la paix. Les plus optimistes parlent de délais possibles et fondent sur le hasard une vague espérance. Les préparatifs se font au grand jour. Le réarmement est partout le premier souci, la préoccupation courante. Les mesures militaires prises par les Américains en différents points de la Méditerranée en sont une indication saisissante. Le rapprochement avec l'Espagne en est une autre. (L'Espagne qu'on verra bientôt bénéficier à son tour du plan Marshall, est, selon le point de vue, le premier et le dernier bastion de l'Europe).

Il n'est pas de jour qu'un nouvel indice ne vienne s'ajouter au nombre indéfini des signes précurseurs. A peine arrivé au terme d'une guerre effroyable, le monde est redevenu une machine de guerre. Et, qu'on regarde à l'Orient de l'Europe ou à l'Orient de l'Asie, on trouve le drame partout : en Grèce, en Chine et, à l'état latent, en vingt endroits de la planète.

Pendant ce temps, de ce côté de la mer, les nations paraissent oublier le danger. C'est des pays arabes qu'il s'agit ; c'est d'eux que nous voulons parler. Au lieu de se montrer compréhensifs et larges les uns envers les autres, ils se laissent aller au jeu des passions ; et ils finissent par subordonner à de petites choses, les plus grandes.

Pour nous sauver ensemble, il faut vraiment que nous sortions d'erreur. Chacun a le devoir de préserver par tous les moyens, toutes ses forces. S'affaiblir, c'est devant le destin qui progresse, s'exposer au pire. Et mettre un chauvinisme outrancier au-dessus de la vérité politique c'est un véritable malheur.

Les temps des expériences aventureuses n'est pas venu. Et le temps de s'entraider n'est pas passé. C'est, dans les capitales arabes, le devoir de ceux qui dirigent de s'en souvenir.